

Ma tendre amie,

Je vous écris de retour de mon dernier voyage. Sachez, dès à présent, que cette lettre-ci n'a eu nulle autre pareille et n'en aura jamais de semblable. Jusqu'aujourd'hui, vous le savez fort bien, il m'était coutume de vous dépeindre très nettement et avec toute la conscienciosité du peintre l'éclat des contrées vers lesquelles mes expéditions me conduisaient. Or, le lieu que j'ai atteint cette fois-ci est de ces lieux qui se déroberont à toute description. Non pas qu'il eût été trop horrible, terrible ou épouvantable, bien au contraire. Il n'y avait à percevoir, de là-haut, que de la beauté. Une beauté pure, sublime, dont mon œil a retenu l'image et mon cœur l'exquise sensation d'une splendeur sidérale, et sidérante. Ô mon amie ! j'observais la Terre, Mars, Vénus, Mercure, Cassiopée, Orion, Céphée. Toutes les planètes, toutes les constellations, griffonnées par nos pairs et figées sous le Ciel, s'étendaient là, merveilleuses merveilles, sous mon regard d'Homme ou, devrais-je dire, plus justement, de Voyageur céleste. Et que serait-il, ma chère Belle, ce Voyageur, sans rencontre fortuite pour lui tenir compagnie devant un si étonnant spectacle ? n'y aurait-il pas âme plus malheureuse que celle qui, lorgnant une aussi singulière scène, n'aurait pour seule causerie qu'un monologue ennuyeux traversé par une voix monotone, solitaire, désolée de sa propre solitude ?

Vous saurez donc que je rencontrais Aldéramin lors de ma troisième halte. Vous l'aurez très certainement reconnue comme l'étoile la plus lumineuse de Céphée, constellation pour laquelle, j'ose espérer, vous aurez tantôt un intérêt des plus vifs. Lorsque j'arrivai, Aldéramin luisait à peine. Cet Être, dont la magnificence perdurait encore malgré son déclin imminent, m'invita très vite à écouter des histoires bien charmantes (soit dit, sans vous fâcher, que je ferai le récit de celles-là plus tard). Il m'interrogea bien rapidement sur la Terre et mes pareils. Je lui contai alors l'Histoire et les Arts. Et vous savez, mon agréable amie, ô combien l'Art m'est précieux. Quoi qu'il en soit, je sortais de ma sacoche *Romances sans paroles*, un recueil de poésies bien joli, de Paul Verlaine. Je révélai alors à Aldéramin quelques détails de la vie de ce français, né en 1844. Quoique ces années ne lui évoquassent pas grand-chose, il s'enthousiasma et me pressa de poursuivre mon tableau. Ainsi, je lui appris que Verlaine était l'un de ces « poètes maudits » (expression dont il est, d'ailleurs, à l'origine) à la vie tumultueuse et à la créativité géniale mais ô combien tragique. J'enchaînai sur sa rencontre avec Rimbaud, ou son « époux infernal », comme il s'aimait à le qualifier. Puis vint le moment où, mon zèle l'emportant, je me mis à faire la lecture à l'Étoile. Je déclamai les vers avec ferveur, transporté par la mesure, le rythme, les rimes. Ah ! vous le savez, vous, ma charmante amie, combien je l'adore, ce Verlaine ! Cette mélancolie, ces mémoires involontaires, ces souvenirs perdus, retrouvés, retenus. Et quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'Aldéramin, exalté comme je l'étais - si ce n'est plus -, partagea avec moi ses impressions comme l'aurait fait un impressionniste. Touche par touche, troublée et précise à la fois. Laissez-moi donc, ma Belle, vous rapporter ici de ses propos, qu'ils puissent vous faire entendre l'amour élégamment candide d'une étoile pour l'Art d'un poète.

« Mais quelle mélodie, et quelle délicatesse ! Ô comme j'en suis triste, Gabriel, de n'ouïr ces vers qu'au seuil de mon trépas ! Que n'aurais-je donné pour goûter plus tôt à ces poésies qui, plus fantastiques encore que tout ce qui s'étend ici, transportent d'innombrables visions à mes yeux fatigués ! Que n'aurais-je pas cédé aux Hommes, pour quelque autres rimes et images, délavées à l'encre du cœur et à celle du génie ! Ma misère est grande, mais bien moins qu'avant ta faveur. Je te remercie, je te remercie, Gabriel, de ce présent qui n'aura eu nul autre pareil. Laisse-moi donc, pour me consoler, te dire ce qui m'a bouleversé chez ce Verlaine. Vois-tu, de tous ces poèmes, si je n'en avais qu'un à emporter avec moi, je prendrais « Le piano que baise une main frêle... ». Pourquoi ? me demanderas-tu. Eh bien, c'est qu'ici, tout est aussi nébuleux que dans un

souvenir. Nous, les étoiles, nous ne touchons pas terre, nous n'entendons rien, nous ne respirons rien. Et rien n'est moins sûr que ce que nous voyons de nos regards trop lointains ne soit en réalité qu'une poussière déguisée en un comparse titubant et sur le déclin. « Le piano que baise une main frêle... », Gabriel, m'est une mélodie romantique, une ode légère à la mémoire souveraine ! Ton cher Verlaine, mon ami, il ouvre la fenêtre sur un paysage d'antan, fuyant, mais dont la rosée ne sèche jamais, dont les effluves traversent le temps et tiennent lieu de chemin de Vie.

Oh, laisse-moi donc te la réciter à mon tour, cette ariette, que je puisse te quitter sous l'air délicieux d'un chant splendide :

" Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rôde discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être ?
Que voudrais-tu de moi, doux Chant badin ?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin ? " »

Comme Aldéramin achevait le second et dernier sizain, il tira sa révérence. Plus ému encore que je ne puis vous dire, je restais là, dans son obscurité nouvelle. Bientôt, je faisais volte-face vers la Terre et les Hommes ; ces Hommes qui accueillaient toujours la lumière d'Aldéramin, quoique son absence fut toute récente. L'idée me vint alors que son souvenir n'était, pour moi, qu'un début. Jamais, ma sensible amie, ô jamais les mots d'Aldéramin ne me quitteront, son éclat comme rappel ; dorénavant chaque nuit sera la mémoire d'hier et la Lune blanche, timide ou bien glorieuse, l'enchanteresse.

Ma tendre Cordélia, j'ose espérer que ma plume aura réussi à vous peindre agréablement, et avec cette sensibilité qui vous est si chère, les sentiments de cette grande Étoile. Je sais ô combien vous chérissez, de votre cage dorée, ces naines et ces géantes, ces points scintillants qui transforment vos nuits en de délicieux rêves éveillés.

Vous voilà à présent mise dans la confiance de mes derniers transports. Et je vous prie de croire que mes mots ne sont rien sans vous pour les recevoir. Je tiendrai ma promesse, encore et pour toujours : tant que vous ne refuserez pas de les recueillir, mes souvenirs vous seront rapportés comme autant de fenêtres sur un monde qui vous fait défaut. Et, pendant mon silence, songez donc à lire et relire ce terrible Verlaine. Il m'est d'avis qu'Aldéramin vous aura offert quelques clés pour en apprécier d'autant plus la beauté.

Je m'arrête là, mon adorable Cordélia, avec la hâte de vous lire et de vous écrire de nouveau. Vous êtes mon Éternelle, et je suis votre obligé.

Votre loyal,

Gabriel

P.-S. – je laisse à vos soins mon exemplaire – de Romances sans paroles – dont j'ai griffonné les pages çà et là. Ceci dit, mon adorée, j'espère que vous apprécierez autant le poète qu'est Verlaine que l'Homme que je suis.